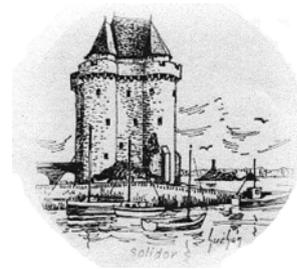


COMMUNICATION

N° 63 - Mai 2021

CAP HORN AU LONG COURS

<http://www.caphorniersfrancais.fr>



Le mot du Président

À mesure que nous dépouillons les rôles d'équipage des voiliers nous arrivons, grâce à ces documents officiels, à apporter des réponses aux questions que nous nous posons tous. Nous sommes heureux de comprendre quelque peu ce qu'était la vie de ces hommes.

Mais c'est un vrai bonheur de disposer des carnets intimes de ces marins ou des lettres qu'ils écrivaient à leurs proches. Ils confiaient à ces écrits bien plus que des informations, ce qu'ils ressentaient. Grâce à Jean-Pierre Bourgain nous avons pu publier des extraits du carnet de François Bourgain son grand-oncle. Et dans les derniers numéros de notre bulletin nous avons pu lire quelques lettres de Pierre Le Chevanton à son épouse grâce à son fils Georges ... il y en a encore beaucoup à publier.

Voici maintenant des extraits du carnet intime de Georges Perdraut, jalonnant ses voyages au Chili. Nous avons eu la chance de rencontrer son fils Jean, Grand-mât de l'AICH, qui nous a confié copie de ce carnet.

Le courrier était sacré et, si toute relâche des navires était prohibée, il n'était pas interdit de faire une halte en mer pour transférer les lettres, afin d'accélérer leur arrivée à destination comme l'explique Georges qui descend l'Atlantique. Après un cap Horn brutal qui nous vaut un poème, le voilier remonte de la côte chilienne porté par le courant de Humboldt riche en poissons et organismes phosphorescents. Au retour en France le cap Horn n'est pas moins violent, la mer est semée de banquises.

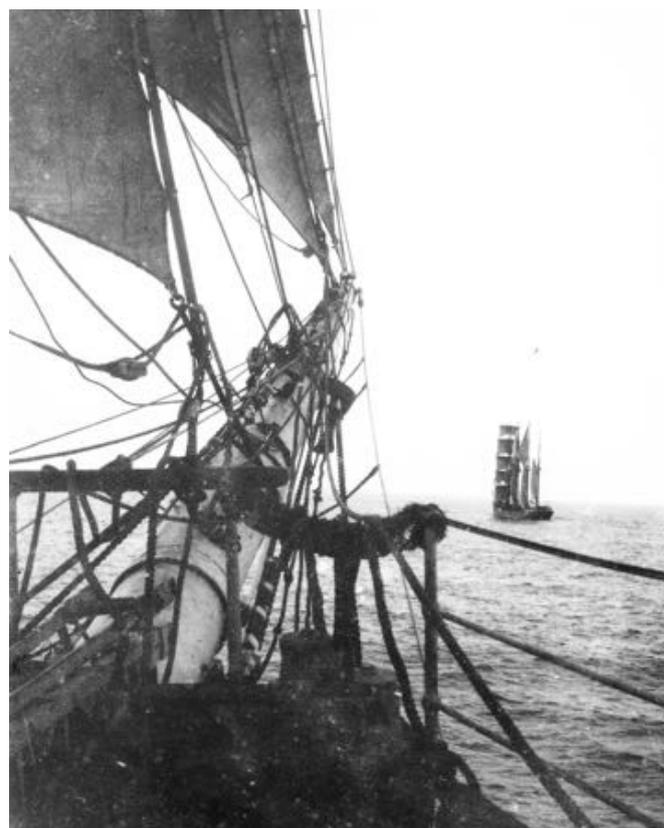
Les tensions à bord, comme d'ailleurs les moments de détente dans les alizés et à l'Équateur, soudent l'équipage... mais laissent un grand vide quand arrive le débarquement.

Yvonnick LE COAT

Témoignage : Quelques notes en mer de Georges Perdraut.

Le courrier en mer

Depuis huit jours nous naviguions presque de conserve avec un trois-mâts qui se trouvait à quatre ou cinq milles dans l'Est. Au matin nous nous rapprochâmes et pûmes signaler. Il nous apprit qu'il venait de Boston, allait à Buenos Aires et s'appelait *Belmont*, de nationalité anglaise. Nous lui donnâmes les mêmes renseignements nous concernant.



À midi, nous trouvant assez près, une idée vint au capitaine [Joseph Bourgain, commandant le trois-mâts *Amiral Troude*]. Celle de remettre au *Belmont* des lettres pour la France. Ce navire allait arriver à Buenos Aires dans une dizaine de jours et on aurait dans un mois de nos nouvelles. L'idée était excellente. Ainsi, après que le *Belmont* nous eut

Pour renforcer sa capacité d'action

adhérez à l'association

CAP HORN AU LONG COURS

Cotisation annuelle : individu 15 €,
couple 20 €, association ou institution 50 €

Contact : 9 Clos de Bures, 91440 Bures-s/Yvette
tél : 01 69 07 72 26 <mailto:by.coat@gmail.com>



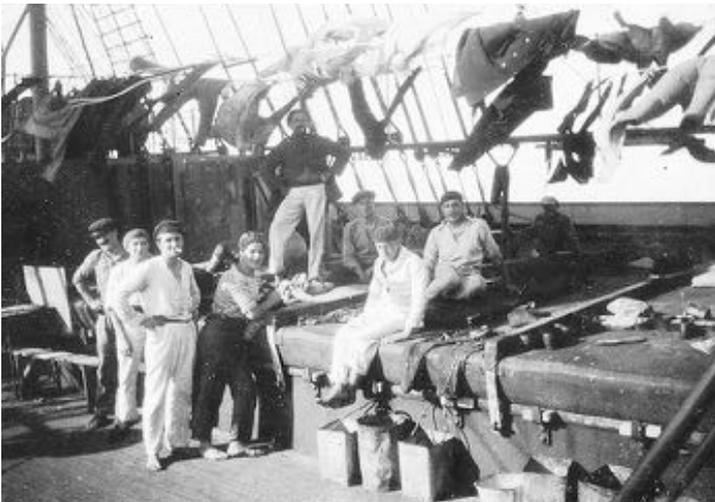
signalé qu'il prenait bien nos lettres, chacun se mit en devoir de les faire.

On mit en travers, c'est-à-dire qu'on arrêta le navire, et un canot fut amené à l'eau. J'y pris place avec trois hommes et nous nous dirigeâmes vers le *Belmont* qui se trouvait à un demi mille environ et qui avait mis également en travers. La mer était un peu houleuse, néanmoins nous accostâmes sans encombre le *Belmont*. Le capitaine me reçut très bien. Je lui remis les lettres. Il m'assura qu'il était heureux de nous rendre ce service et ne voulut point accepter de rétribution. Je le remerciai au nom de mon capitaine et je pris congé ainsi que de sa dame qui était là et souriait de mes fonctions de vaguemestre.

Dimanche en mer

Aujourd'hui Dimanche, jour de repos à bord des navires. On ne travaille que pour la manœuvre s'il y a lieu.

Le matin a lieu la distribution d'eau, un demi-seau par homme, c'est-à-dire sept à huit litres d'eau. Il faut que le marin se lave et nettoie son linge avec cela. Il y réussit néanmoins et le Dimanche, bien lavé, rasé de frais, il met de beaux habits. S'il fait beau il déballe son coffre et l'étale orgueilleusement à tous les regards, ses flanelles, complets de toile, caleçons, vestes, etc. Et si l'on veut lui faire plaisir, on n'a qu'à dire en passant : « Voilà du neuf, vous êtes gréé pour passer le cap Horn. » Et notre ami marin de rougir de plaisir et de répondre : « Ah ! oui, on se saoule, mais on se nippe. »



Dimanche sur le 4-mâts *Richelieu*, repos tandis que la lessive étendue sur des cartahus sèche. Assis au bord du panneau, Henri Gautier.

C'est le Dimanche que l'homme de plat va à la cambuse prendre la ration hebdomadaire. Le sucre, café, poivre, huile, graisse, etc. Le tout est soigneusement pesé, et notre homme de plat fait griller son café, le moude, le ramasse soigneusement et envoie tous les matins la ration de café au maître-coq. On trouvera peut-être étrange que le marin soit ainsi

rationné pour toutes choses. Mais on est obligé d'agir ainsi car on ne sait jamais au juste ce que la traversée durera.

Déplantés au cap Horn (d'Est en Ouest)

Je suis à demi invalide. Pendant un gros coup de vent d'Est, une vraie tempête par une mer démontée, le capitaine [Pierre Guillou commandant le quatre-mâts *Rhône*] et moi avons été déplantés sur la dunette par une lame monstrueuse qui a couvert la chambre de veille, brisant tout sur son passage. Après avoir été roulés, nous avons été violemment lancés contre les batayoles en fer.



Le capitaine Pierre Guillou avec son épouse et leur fils Pierre à bord du 4-mâts *Rhône*. Debout à droite, Georges Perdraut, lieutenant.

Le coup a été si violent qu'on a dû nous relever à quatre hommes et nous déshabiller, les bras et les jambes meurtris par le choc, refusant tout service. Nous l'avons échappé belle !

Le cap Horn [poème de Georges Perdraut]

*Le cap Horn c'est la nuit, le froid, c'est la tempête,
Les gros nuages noirs affalés sur nos têtes,
C'est la brume, la pluie, l'embrun glacé, la brise,
C'est la lame méchante roulant sur la mer grise,
C'est le jour sans soleil, c'est la nuit sans étoiles,
C'est l'ouragan qui bride et déchire les voiles,
C'est le brouillard qui tombe en un manteau glacé,
Les rafales qui battent les agrès effarés,
C'est la saute au Sud-Ouest le bateau chaviré,
Son plat bord, tout son pont et ses roufs noyés,
La misère pour tous et la manœuvre dure,
La veille jour et nuit, c'est l'enfer sans murmures,
C'est l'écueil dans la nuit, c'est la sombre banquise,
Le tombeau toujours prêt dans l'écumé qui brise.*

Une mer phosphorescente !

Pendant la nuit la mer est très phosphorescente. Le navire semble courir dans une rivière de feu. À l'avant, les lames en s'entrechoquant font jaillir des rayons lumineux si puissants que la voilure et le

navire en sont littéralement éclairés. Autour de nous, jusqu'à perte de vue, ce ne sont que des traînées de lumière qui se croisent, se heurtent, se soulèvent et retombent en gerbes de feu. Par contre le ciel est noir comme l'encre. Le tableau est vraiment saisissant et, malgré son sang-froid, on est impressionné en montant au quart de nuit.

Cap Horn [d'Ouest en Est]

13 Juillet. Grosse brise de Sud-Ouest, cap au Sud. À midi sommes en latitude pour passer le cap Horn. Brassé carré et laissé porter à l'Est-Sud-Est grand perroquet volant dessus.

14 Juillet. Temps très froid. Le vent fraîchit et la mer grossit, serré la toile. Au soir sommes en fuite sous nos huniers fixes. Très mauvais temps. Il est à supposer que nos compatriotes passent du meilleur temps que nous en célébrant la fête nationale.

15 Juillet. Très mauvais temps. Au matin établi petit hunier volant au ris. Serré le soir à 4 h. Le temps devient de plus en plus mauvais. Des lames monstrueuses devant lesquelles nous fuyons inondent le navire. À la moindre manœuvre on est roulé par les paquets de mer. Les postes d'équipage, la cuisine, tous les logements sont inondés. Le navire a le coffre plein et ne se soulage pas à la lame. Le brise lames du grand panneau est brisé en parties et plusieurs quartiers du panneau tombent à l'intérieur, les galiotes en bois étant cassées.

5 h 30 du soir. La mer inonde le bateau. Je viens de prévenir le capitaine de l'état du grand panneau. Malheureusement on n'y peut rien pour le moment, il fait nuit noire et les lames balaient le navire. L'équipage ignore ce détail, mais quand il va l'apprendre, gare !

6 h, établi le petit hunier volant au ris afin que le navire puisse mieux fuir devant le temps.

À 6 h 20 un matelot s'aperçoit de l'état du panneau. Il en prévient tout le monde. Une panique se déclare et l'équipage se précipite derrière, la plupart à peine vêtus, en criant : « Capitaine, le grand panneau est défoncé, la mer s'engouffre dedans, emplît la cale, et en moins de dix minutes le bateau peut sombrer. C'est la mort certaine, car nous sommes bien au large de la terre. D'ailleurs avec une mer pareille, les embarcations que l'on pourrait mettre à l'eau chavireraient tout de suite. »

Mais le capitaine [Édouard Gascon, commandant le trois-mâts *Amiral Troude*] les rassure, car une visite dans la cale n'a dénoté rien d'anormal. Tout le monde reprend un peu son sang-froid. Néanmoins les cœurs sont pleins d'angoisse car vraiment le danger est grand. On établit alors le grand hunier volant au ris, et par bonheur dans la

soirée la mer se calme un peu. Dans la nuit il vente Sud-Ouest.

16 Juillet. Refait le brise lames du grand panneau. Temps très froid, mer grosse, grains de neige et de verglas. L'eau de mer qui embarque gèle à mesure. Le navire est constellé de chandelles de glace. Les cordages mouillés sont gelés et couverts d'une enveloppe de glace. Au soir, rencontre d'un navire qui va à contre-bord. C'est égal, tout n'est pas rose dans la navigation à voiles. Avec cela, on ne voit presque pas le soleil. Il se lève le matin à 8 h 50 environ et à 3 h 15 il se couche. Et lorsque par hasard il apparaît, il est rudement pâle et l'on est bien à l'abri des coups de soleil.



Babin Chevaye dans les glaces. Henry Mohrmann 1909. Coll. Part.

Dimanche 19. Temps très froid. Au matin, rencontré cinq banquises au milieu desquelles nous nous trouvons. L'une d'elles a près de cent mètres de hauteur. Quantité de gros glaçons à fleur d'eau. Ces montagnes de glace ont été détachées des glaces éternelles du Pôle Sud par la dernière tempête. Heureusement nous ne les avons pas rencontrées la nuit, car un abordage avec l'une d'elles eût été fatal au navire et par suite à son équipage.

Des banquises

Nous passons tout près et nous voyons ces grandes masses, oscillant lentement sur leur large base, dériver peu à peu avec le vent et le courant.

Tout est contraste autour de nous. La mer est bleue, très bleue, presque noirâtre. Très bleu aussi le ciel lavé par les grandes rafales du Sud-Ouest. Des nuages très noirs le traversent rapidement. Le soleil encore à l'horizon est jaunâtre, d'un jaune d'or très crû. Et sur ce bleu outré de la mer et du ciel, sous ces nuages noirs et ces rayons jaunâtres, les banquises étincelantes de blancheur forment une tache saisissante. À chaque instant la mer, en brisant avec un grondement sourd, couvre leur pied d'une écume grisâtre. Mais pour si rude que soit l'assaut, pour si fortes que soient les lames, les banquises paraissent insensibles et oscillent toujours lentement sur leur

large base, elles dérivent peu à peu avec le vent et le courant. Tout est blanc sur ces banquises.

Au Pot au Noir

Passé l'Équateur et rentré dans l'hémisphère Nord. Il fait beau temps, mais la chaleur est étouffante. Nous sommes, il est vrai, dans la zone torride. Les logements sont inhabitables, et tout le monde couche sur le pont. Le soir, quand le soleil disparaît à l'horizon, que le firmament se constelle de brillantes étoiles et que les alizés de leur souffle doux et régulier rafraîchissent l'atmosphère, le pont du navire offre un curieux spectacle.

Chacun vient goûter la fraîcheur et apporte son matelas, son oreiller, ses couvertures. Tout le monde se répand et une file de lits de camp s'étend du grand mât au fronton de la dunette. Et les groupes se forment. Ici deux "pays" parlent de leur village, des amis, des jeunes filles de chez eux, etc. Là, d'autres chantonnet. Plus loin, se trouve un conteur entouré de son auditoire :

– Allons père Téo, contez-nous quelque chose.

– Oui mon gars, mais tu sais, ton boujaron de tafia dimanche, hein ?

– Oui, oui c'est entendu !

– Bon alors je commence.

Et après avoir toussé, craché et changé sa chique de bord, le vieux commence.

– Cric, crac ! répond l'auditoire en chœur, sabot, cuillère à pot, la hune au gabier, la barre au timonier, la mocque au cambusier ! Ohé ! Ça y est ! Pare à virer ! Cric, crac !

– Il était une fois ... Et voilà qu'ils arrivent dans un château plein de lumières où qu'y avait personne. Et quand ils demandaient à manger ou à boire, ça venait tout seul. Ils voulaient fumer, voilà une boîte de cigares qui s'amène sur la table.

– Nom de Dieu, fait un auditeur, ils avaient rudement de la chance ceux-là ! Je voudrais bien savoir où ça se tient cet endroit-là, je naviguerais plus !

– Toi d'abord, riposte le conteur impatienté, tu vas nous foutre la paix, figure de couillon ! T'as toujours ta grande gueule en avant, t'es bon qu'à dire des bêtises ! Je disais donc qu'ils étaient dans ce château où qu'y avait que des fantômes. Mais y'avait aussi une sacrée vieille garce de fée ...

Et l'histoire continue ainsi jusqu'à la fin du quart, réunissant cinq ou six auditeurs. D'autres préfèrent dormir ou rêver à leur famille.

Devant, l'homme de bossoir veille les navires. Derrière, l'officier de quart, près du timonier, attentif surveille la route au compas ou écoute le bruissement joyeux de l'eau glissant au long du

bord. Et pendant ce temps le navire, ses voiles gonflées par le souffle doux et pur des alizés, continue sa route vers la France où son arrivée est impatientement attendue, par des pères, des mères, et aussi peut-être par d'adorables jeunes filles aux joues fraîches desquelles l'arrivée du marin met de charmantes rougeurs.

Fin du voyage

Le 17 septembre nous fûmes débarqués et je vins à bord faire mes adieux à mon excellent capitaine M. Gascon. En quittant le bord, j'eus une impression de tristesse. J'avais le cœur serré de quitter mon navire. Je le voyais désert, tous les logements clos. Je ne le sentais plus se mouvoir sous mes pieds, il était comme un corps mort, inanimé. Mon pauvre navire !



Le 4-mâts *Rhône* rentre à Dunkerque, retour du Chili. Coll. Bordes.

Instinctivement je refis le tour du pont, comme un pèlerinage. La vue de chaque chose me remémorait un doux souvenir, une souffrance. À tel endroit j'avais été balayé par un paquet de mer ; à un autre, tel matelot avait été blessé. Du haut de cette dunette, quelques jours avant, je commandais la manœuvre. Sur le pont, les matelots allaient et venaient. Sous l'effort de la brise, les voiles se gonflaient, emportant le navire qui allait doucement au tangage et au roulis. Quel changement !

C'est une chose bien dure que de quitter son navire quand on l'aime et j'avais le cœur gros.